

« **Il est trois arbres en bourgogne...** »

Texte, illustrations et mise en page
de **François CONDOMINE**,
Professeur au Lycée Jacques Amyot
d'AUXERRE

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 1949
Imprimerie « l'Universelle » à
Auxerre

AVANT-PROPOS

« Verba volant, scripta manent », les paroles s'envolent, s'échappent, les écrits, au contraire, demeurent, à condition de s'en occuper : c'est ce que je viens faire pour ces pages de Georges CONDOMINE (je l'ai connu), confiées de la main à la main à mon père en 1950. Elles ont été écrites au plus intime de la vie du collègue Paul Bert puis lycée Jacques Amyot d'Auxerre, et, après les avoir regardées longtemps comme de l'extérieur, je les vois maintenant comme un message à transmettre. Je ne les ai retrouvées dans aucun livre sur la Résistance dans l'Yonne, alors que j'en ai déposé une copie il y a bien des années au 12 rue Basse-Moquette. C'est en voyant mon père quelque peu oublié que j'ai résolu de sortir cet écrit de l'ombre, d'autant plus qu'il met en scène et lumière Jacques Doré, le frère fusillé (à Vitry-le-François) de son grand ami et collègue Maurice Doré, professeur de Physique dont j'entends encore la voix de stentor. Et je me plais à rappeler Robert Bailly, que j'ai aussi connu, élève de mon père à son tout début de carrière dans les années 25-30. Il n'était certes pas un historien patenté, mais il n'en a pas moins fait œuvre fondatrice dans le domaine de la Résistance, et il a trouvé le moyen de développer "comme un invincible songe" une belle idée poétique fantasmée, celle de couler dans le moule du Dormeur du Val la transplantation des trois arbres d'Égriselles dans le camp d'internement de Vaudeurs, autre trou de verdure où manque une rivière. De sorte qu'on peut, sur le modèle de Victor Hugo chanté par Brassens (Gastibelza), écrire "il est trois arbres en Bourgogne, il en est en Champagne aussi". Vaudeurs au cœur du pays d'Othe, dans des forêts qui répondent à celles qu'on trouve en allant vers le Morvan. Cette mise en correspondance est celle du refrain et leitmotiv de Condomine, "Entre Laroche et Vézelay", qui, du monde ferroviaire, fait passer à la colline d'Éternité, ouvrant sur le Monde tout entier, jusqu'à Hiroshima, ose écrire Condomine. C'est une responsabilité terrible que d'avoir à dire que ce beau geste est celui du beau Christ du tympan de la Madeleine, mais je sens mon père présent, à côté de moi dans le narthex avec son guide de Porée à la main, et il me semble que si je me retournais, je verrais Condomine. Plutôt que chauve-souris nichant dans le store de sa classe, comme j'en ai vu aussi dans les replis des rideaux et des colonnettes de la salle capitulaire, j'aurais voulu être petite souris à la Préfecture d'Auxerre, dans la salle où Marie Noël et Charles de Gaulle se sont rencontrés en entretien privé.

François POPLIN

il est
trois arbres
en bourgogne...

CETTE PLAQUETTE A ÉTÉ
TIRÉE A DEUX CENTS
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

EXEMPLAIRE n° 117

*A mon ancien élève, et mon collègue,
Robert Poplin,
amical merci.*

F. Condomine

Copyright by l'auteur François Condomine,
professeur au Lycée Jacques-Amyot d'Auxerre
qui se réserve tous droits de reproduction.

*avec huit dessins
de l'auteur
reproduits hors-texte
en hélios-bromure.*

AUXERRE

—
1950



*Présentation
des Acteurs du
Drame.*

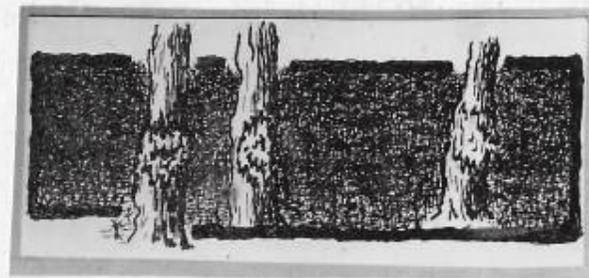
Des hommes.
Oui, des hommes. A toutes les pages.
De purs hommes de la Basse-Bourgogne,
qui est en France.
Et aussi quelques femmes,
de jeunes femmes
qui fortement se firent hommes
pendant les terribles années
les années si terriblement récentes,
si tenacement si impérissablement récentes,
lorsque de l'épiderme aux moëlles
France, la plantureuse France
fut éventrée,
puis saccagée des branches aux racines.

Et ce soir,
— soir nu de novembre —
je pense à eux dans leur prison,

vérouillés là
pour avoir confirmé le don de leur personne
à la Patrie
non par de vains appels
aux avilissements consentis,
mais par une intempérance obstinée d'actes.
Et ce soir nu de novembre
je les imagine
ces grands mordus de l'insoumission sainte,
dans la cellule de leur longue agonie,
mûrissant là
l'adhésion à leur sacrifice exemplaire
dans l'humide pénombre
et la tiédeur de leurs corps entassés.

Dure pause
pour le bilan des bonnes choses faites,
pour la vision de celles commencées
celles
qu'avec le même cran et les mêmes outils
achèveront leurs frères clandestins.
Chaque matin
le bourreau peut venir tirer le verrou,
ils sont prêts
ils sont forts
pour la torture, le silence
et la mort.

Et voici trois témoins de leur mort.



Entre Laroche et Vézelay
il est trois arbres mutilés,
trois vieux arbres du terroir auxerrois,
encore droits au coteau d'Egriselles,
et tout meurtris
des balles qui fauchèrent les hommes.
Sauvage plantation,
piètre oasis de leurs derniers instants,
triste de son abandonnement,
comme en désolation d'avoir été — pour rien —
témoin de leur triomphe
sur la peur, la défaite et la mort,
à la foudroyante seconde
où — dans leurs yeux le ciel
et l'horizon des terres chavirés —
ils tombèrent là
sur leurs dents.

Et qu'importe le nom
de l'inconnu qui tomba là premier,
premier avant tant d'autres
qui acceptèrent aussi cette délivrance
puisque l'autre, la belle
l'universelle délivrance
avait du retard
sur l'horaire de leur espérance.

Tant d'autres, hélas ! oui,
plus de cent, plus de mille
ça et là qui périrent,
ça et là, contre d'autres arbres
semblables à ceux-ci
dans d'autres continents du monde, et aussi
dans tant d'autres villes de France.
Et là je pense
à Jacques Doré, de Champcevrains,
dont l'enfance s'écoula toute à Branches,
et qui, avant d'être,
à son tour, Maître
— dans la chaire de langue anglaise —
au Collège de Vitry-le-François,
fut autrefois
dans l'ancien Collège d'Auxerre
mon élève.
C'était quand l'horloge du siècle
allait sonner son premier quart.
Comme cela fait loin, déjà !
Et cependant, je le revois
s'asseoir chaque jour à son banc
et son geste
de lisser avec soin sa blouse sous ses fesses
comme pour la garer
de la couche des mots et des idées
stratifiés — depuis combien d'années ! —
dans cette classe antique, étroite et reculée
où les chauves-souris faisaient leur hivernage
dans le verdâtre et poussiéreux rouleau
du store que personne jamais ne déroulait...

Il aima les poètes. Il comprenait Rousseau.
Descartes, Spinoza, Kant, Bergson l'étonnèrent.
C'est que
le solide trousseau des humbles certitudes
que lui avaient patiemment tissé
sa mère bonne et tendre, son père bon et rude,
il l'entretenait, bien rangé
sur les rayons de son âme innocente,

comme des draps de lin
aux festons simples brodés main
dans une armoire de campagne.
Et puis, pour enjouer la morne traversée
d'un interminable internat,
de l'école paternelle rustique
il avait rapporté le goût de la musique.
Je le revois,
son étui à violon sous le bras,
la blouse au vent,
le pain de son goûter aux dents,
en partance pour ses quotidiennes escales
musicales.
Or, dites-moi, pour fixer la limite
du juste et de l'injuste,
et même celle
au delà de laquelle
un homme ne doit pas être lâche
sur son devoir ni sur son droit,
Bach et Haydn, Mozart et Beethoven
valent bien
tout le fatras des arguties
accumulées par les philosophies
sur les pures clartés des âmes saines...

C'est quelque temps après son départ du Collège
que lui survint
le grand chagrin de sa jeunesse,
car ne fallait-il pas qu'un jour
cette âme droite dans laquelle
depuis quinze ans il refoulait
tout ce qui n'était pas étude,
il fallait bien
que cette âme subit un jour
l'épreuve ardente de l'amour.
Peut-être ici qu'il m'en voudrait
s'il m'entendait vous révéler
la confiance qu'il m'en fit,
coupée de douloureux silences !

Mais qui de vous pourrait ou le blâmer ou rire
d'avoir, par loyauté, rompu
une vive affection, caressante, ingénue,
qui eût été la joie de sa vie,
s'il n'avait dû en solder la rançon
par d'ulcéranes concessions :
le reniement de sa foi en lui-même,
l'abandon des espoirs déjà germés,
la faillite des fermes certitudes
en un avenir meilleur, à forger
pour tous les damnés de la terre
par les efforts d'une tâche commune...

Alors, pour oublier sa peine,
en vue de voyages lointains
il entreprit de nouvelles études.
Au cours des hivers, dans ses livres,
il apprenait
la langue des peuples étrangers
parmi lesquels il avait décidé
d'aller passer les vacances d'été.
Il y partait tout seul à bicyclette.
Il roula ainsi jusqu'à Vienne,
à Berlin, à Prague, à Moscou,
en Italie, en Hollande, en Norvège.
Et sans la guerre, après le tour d'Europe
il aurait fait certainement le tour du Monde.

Mais hélas ! survint pour tous la guerre...

Dès lors, pour lui tout fut correct et bref,
car l'invasion allait en faire
un de ces universitaires
que révoltèrent
les barbaries d'un peuple dévoyé,
et qui devinrent,
pour les francs-tireurs embusqués
aux lisières des bois et des chemins
et pour les saboteurs de voies ferrées,
des complices et des conseillers clandestins.

puis qui moururent,
comme Ferry de Sens, comme Charpy d'Ormoï,
et Minard de Tonnerre,
et Garric d'Avallon, et Sampic de Joigny,
et Varenne, Fié, Despaty et Maquaire.

C'est ainsi que mourut, comme eux,
en mil neuf cent quarante-deux,
le vingt-neuf avril — un matin de printemps —
dans sa trente-huitième année
mon jeune ami Jacques Doré,
fusillé par les allemands
auxquels, deux semaines avant,
un français l'avait dénoncé.
un français !

.....
Entre Larochette et Vézelay
Il est trois arbres mutilés.

Déjà, en 39-40, étaient morts au combat ; Baudin, Charlut,
Corneau, Coutan, Drouin, Gerdy, Guillot, Monnat, Pinteau,
Sansoy, Save, — et Jacques Montrot, qui de l'Ecole Normale
d'Auxerre, émigra vers Paris, pour y tenter ses chances de poète
et de romancier, après avoir publié ses premiers essais dans
l'éphémère Revue « Corollaires » que nous avons fondée en 32
à Auxerre.



*Ce que, la nuit
du 13 juillet 1943,
dans la rotonde
du dépôt de Laroche
pensait un cheminot.*

Oui, ma vieille loca, c'est moi.
De nouveau moi.
Tu me dirais, ben sûr,
si t'avais une langue :
« Quoi donc que tu viens foutre
ici dedans,
à tâtons,
à minuit,
la musette bourrée de choses lourdes ? »
Ben oui,
tout ça,
c'est justement pour toi
et pour tes dix-sept sœurs.
Y a même du rabiote pour la plaque tournante.
Parce qu'il faut tout de même ben
que ça finisse !

Dans le temps, tu te souviens,
quand, tous les deux, repus
toi de ta bonne houille
et moi de bon pinard et de pain de froment,
et je te siffle et je te roule
dans les matins blancs de Bourgogne.
Et sans t'essouffler,
dans les rampes
tes cinq cents tonnes
tu les tirais à quatre-vingt,
— dagoda-dagada-dagada —
tu te souviens ?

Et on s'occupait pas alors
de chercher à savoir ce qu'on tirait,
parce qu'alors
c'était du poids de bonnes gens
du poids de bonnes marchandises
rien que des bonnes marchandises
pour les bonnes gens de chez nous,
et parce que cet ancien temps
c'était le bon.

Et, dis, tu te souviens, ma grosse,
du gaillard compagnon
avec lequel on faisait, à nous trois,
l'équipe la plus bath
de la Basse-Bourgogne,
et comme
quand on passait
le long des clos de la cité,
sa femme aux grands yeux bleus
et ses loupiots
baveux de confitures roses
nous criaient des bonjours
en agitant leurs bras
dans le soleil des blancs matins,
tu te souviens ?

Tandis que maintenant...
maintenant ! Ah oui, maintenant,
dans le clos du gâs
qu'ils ont assassiné
y a plus qu'une veuve en tristesse
et des loupiots
pâlots et maigres.
Et j'en ai marre
de même plus oser les regarder
quand nous passons le long du clos
devant elle debout au milieu
qui regarde, qui regarde...
oh ! le numéro
de sa machine à lui !...
alors, ses yeux
y a plein de larmes.

J'en ai marre !
J'en ai marre,
et je te le dis
à toi ma grosse Pacific,
parce que toi, t'es une Pacific,
Et moi aussi, nom de dieu, je le suis
pacifique.
J'aime tous les hommes,
ceux qui sont loin
autant que les tout près,
et les noirs
tout pareil que les blancs,
les hommes de tous les pays de la terre
et même ceux qui n'ont pas de pays,
et j'aime aussi, bien entendu,
toutes les femmes.
Mais les brutes,
ceux qui nous l'ont tué
le copain,
le bon copain,
c'est-y des hommes, dis ?

Ah ! j'en ai marre de mener
jusqu'au fin fond de leur chez eux
des pleins wagons
de choses de chez nous.
Et tout y va,
le bétail gras des pâtures de France,
le vin coulé des lourds pressoirs de France,
le blé semé par les semeurs de France,
les fruits cueillis par les filles de France,
les statues, les tableaux
des artistes de France,
et les meubles, les outils des chantiers,
jusqu'aux usines en pièces détachées,
et la soie et le bronze
et tout l'or de la France.
Faut-il pas, dis, tout ça, que ça finisse ?

Et s'il y avait que ça !
S'il y avait seulement ces rapines,
on pourrait dire
qu'ils font après tout leur métier.
Merde au vaincu !
C'est régulier.
Mais dis donc, quand ils nous font traîner
jusqu'aux camps des morts lentes,
là-bas,
pour leurs fours et leurs pourrissoirs,
des trains complets de chair humaine,
des corps et des âmes vivantes
des âmes et de la chair de France !
Et pas pouvoir leur crier :
Non, salauds !
Et penser qu'après tout, là encore,
ils font leur métier,
leur métier crapuleux de barbares
tels qu'ils sont en eux-mêmes.
Inchangeables !

Et c'est affreux.
Et pourtant, pas moyen de se dire
qu'en France
il y a rien de plus pire,
parce qu'il y a aussi,
des soirs,
les rames à tirer des wagons-lits de luxe
avec leur cargaison
d'affaireux enrichis,
de serfs repus,
de trafiqueurs de la défaite.
Par ces nuits-là, dis donc,
quand tu brûles à cent vingt
les ponts de Saône ou d'Yonne ou de Seine,
il t'est venu jamais l'envie
de sauter par-dessus la rambarde
pour foutre à l'eau
comme des rats
tout l'infect chargement de charognes
de toutes ces charognes sans âme ?
Tout ça,
tu comprends bien que ça peut plus durer.

Et puis,
je vas te dire comme le chef a dit :
« Demain, les gâs,
nous faut fêter le quatorze juillet.
Depuis le temps qu'ils nous emmerdent :
— Verboten les lampions,
verboten les chansons,
verboten les drapeaux —
Alors voilà,
on va fêter ça au plastic.
Et nous aurons notre feu d'artifice.
Quand même.
Et avec un bouquet bien tassé, je t'en réponds.

Ça te fera, ben sûr, ma pauvre vieille,
deux ou trois déchirures aux tripes,
mais t'en fais pas, on te les recoudra.
Tu t'en iras tirer des mois
et des mois de paresse aux ateliers,
et d'ici là, tu sais !... J'espère ben
qu'ils n'y faucheront plus, alors,
des bons copains,
aux arbres d'Egriselles.
En tout cas, ma toute belle,
faut ici cette nuit que ça cogne,
et que ça résonne
avant qu'il soit matin,
jusqu'au fin fond des deux Bourgognes,
pour que dans les maquis
les gâs disent demain :
— cette nuit ceux du rail
ont fait du bon travail —
et qu'il leur vienne la furie d'en faire
à eux aussi.

.....
Entre Laroche et Vézelay
il est trois arbres mutilés.



Héros méconnus des maquis,
héros calomniés des maquis,
saints martyrs des maquis,
seuls, vous eûtes le cran
d'opposer
aux lâches acceptations,
aux lâches prosternements,
à toutes les sortes de lâches lâchetés
l'attitude courageuse et gênante
du juste
qui jamais se se rend
ni ne se vend,
affirmant fermement
sans éclat comme sans scrupules
votre révolte sainte,
votre sainte certitude,
et la plus dure
la plus sainte des saintetés,

car de toute autre matière
que les diaboliques visions
des saints du passé
sculptées aux chapiteaux
des vieilles nefs romanes
vos adversaires
ne furent point imaginaires
mais bien de réels adversaires
de robustes colosses
casqués, bottés,
féroces,
surgis de l'Est sur des milliers d'engins,
d'engins volants
roulants
rampants
ronflants
sifflants
pétaradants,
et c'est contre leurs machines tueuses
qu'avec parfois un seul fusil
pour sept
chaque carrefour
chaque ferme
chaque parcelle du sol bourguignon
vous fut comme un lieu saint à défendre
ou à reconquérir,

Surhumaine croisade
pour des hommes comme vous,
hommes d'usine, de charrue ou d'étude,
de simples hommes au parler franc
au franc regard,
et tous trop juvénilement sains
pour consentir à vous porter
ancêtres
d'une race bâtarde
de morts-vivants momifiés.

Voilà pourquoi dans vos tentes
dans vos gourbis de branches
dans vos grottes,
de votre santé
de votre sainteté
de votre sang,
ainsi qu'aux coteaux de vos vins,
il y en eut
de tous les crus de la Basse-Bourgogne.

o

Or un matin,
— tandis qu'ils sommeillaient encore —
sur le seuil de leur grotte
dans le contre-jour de l'aurore
une grande ombre parut.
Et l'ombre dit :
« Au temps où j'étais
quelque chose de plus
que cette ombre
recomposée par les rayons
filtrés aux hêtres de la pente,
et qui s'allonge
sur l'argile de votre abri
j'ai habité là, moi aussi.
En creusant un peu sous vos pieds
vous trouveriez
amalgamés à des esquilles d'ossements
les rouilleuses empreintes
de mon casque cornu
et de mon épée large et plate,
car plus longtemps que les hommes
les choses conservent plus longtemps
ce qui fut une fois réalité vivante.

Hier, l'un de vous parlait
des Héduens d'il y a vingt siècles,
de la grande tribu héduenne
dont vous êtes
les authentiques descendants.
Mais lequel d'entre vous se doute
qu'avec plusieurs de ma tribu
c'est moi qui ai défriché votre vallée ?
J'y avais quelques arpents de terre
des moutons, une hache, un araire.
Et dans nos huttes rondes
nous vivions une vie sans histoire
quand,
il y a juste aujourd'hui deux mille ans,
fondit sur nous
le Romain cuirassé et rapace
qu'on appelait Jules César.
Dès lors, de forêt en forêt
de colline en colline
tout comme vous traqués,
nous nous fîmes
frères des loups et des renards,
et dans cette grotte
notre sommeil
connut comme le vôtre
les angoisses de l'asservissement.
Mais ceux qui se croyaient déjà nos maîtres
eurent beau dresser partout des croix,
pour nous punir
comme ils punissaient leurs esclaves,
pendant sept ans nous résistâmes.
Et sans les traîtrises
de quelques pourris d'ambition
qui, contre leurs frères de race
s'allièrent à l'ennemi,
jamais
nous n'aurions perdu notre indépendance.
— JAMAIS —.

.....

Alors,
comme obsédés par la vision
de millions d'esclaves déçus,
à qui rien n'appartient plus,
ni maisons ni terres,
ni récoltes de ces terres
ni outils,
ni même les travaux de ces outils,
rien, plus rien,
plus rien de rien à eux,
ni leurs mains
ni leur cœur
pas un cheveu
pas le moindre neurone
pas un seul globule de sang
pas le plus intime atome,
alors,
comme s'ils en avaient pour leur vie tout entière,
aux carrefours, aux fermes,
aux écluses, aux ponts,
aux lignes électriques,
embuscade après embuscade,
meurtre par meurtre,
ils se mirent à l'œuvre.

Et c'est ainsi
qu'à la ferveur de leur vaillance
mûrit lentement le miracle,
le grand Miracle du Repli.
Eh ! oui,
sous la poussée des forces résistantes
et des armées débarquées d'outremer,
ils s'enfuyaient, ils battaient en retraite,
les reîtres prétentieux
qui sur les routes d'invasion
bousculaient en Quarante
le misérable exode des peuples affolés...

Gigantesque débâcle !
Interminable remontée
d'Unités dispersées, décimées, inquiètes,
impuissantes, rageuses,
réduites à louvoyer à la boussole
vers le fuyant mirage des montagnes des Vosges,
promises à leur fièvre
comme un mur de fraîcheur et de sécurité,
car de tous les bourgs
de toutes les collines
du pays bourguignon
des hommes surgissaient.
Et partout,
partout on combattait.

.....

Entre Laroche et Vézelay
il est trois arbres mutilés.



Vézelay ! Vézelay !

Colline reine,
Jadis très riche fief
de la lointaine châtelaine
de Magdala,
ta patronne, la belle
Madeleine,
celle
qui autrefois fut perdue
puis sauvée
par l'Amour,
pour inspirer les chants des troubadours.

Avec tes tours
et la couvée de tes toitures
profilées sur l'azur en fine miniature,
Vézelay,
de la Basse-Bourgogne
la plus noble bourgade,
lorsque
contre les Sarrazins
l'illustre moine de Clairvaux
prêchait la seconde croisade,
songeais-tu
qu'il serait marqué dans tes destins,
sept cent quatre-vingt-dix-sept ans plus tard,

que sous les coups bien assénés
des maquisards,
nouveaux Rolands d'un nouveau Roncevaux,
tomberaient
au pied de tes vieilles murailles, ô
Vézelay,
plus de cent sarrazins des temps nouveaux.

Le beau combat
que les Francs-Tireurs firent là !
le vingt-quatre août Quarante-quatre...

Bien sûr, ce fut du dur travail,
mais il fallait que ceux du rail
là-bas
puissent crier : Bravo !
les routiers eux aussi connaissent leur boulot.



du 19, rue des Moreaux

Dès l'aube, chaque jour,
cérémonielement pavoisée
de l'étendard à croix gammée,
voici, jeunes institutrices,
votre grande Ecole Normale
devenue Cour Martiale
et résidence des bourreaux.

Dans votre parc, où les soirs d'été,
— de plus de vingt étés —
je vous entendis chanter
des hymnes de Paix et de Fraternité,
chaque nuit, aux lueurs des lampes de poche,
de grands cars démarraient,
tout hérissés de mitraillettes
et bourrés pour la chasse aux hommes
d'une meute de chiens
de traîtres rabatteurs
et de tireurs à l'uniforme camouflé.

Et sur la pierre usée du portillon
que vos pieds, jeunes filles,
franchissent à présent, légers
de votre joie de vivre libres,
que de condamnés à mourir
ont traîné leurs pas hésitants !...

Je revais encore deux jeunes paysans
— une fille, un garçon —
que des gardes un jour menèrent là.
L'allure de la fille était crâne,
son regard ferme et fier,
mais le garçon, le pauvre gôs !
il avançait en titubant, sans force
contre une angoisse trop précoce,
et quand avec leur crosse
les gardes le poussèrent
au portillon qu'il semblait ne pas voir
son pied buta sur la pierre du seuil
et ses mains en avant se tendirent,
comme si tout d'un coup il venait de heurter
le fantôme saignant et effondré
qu'il serait bientôt, qu'il serait !...

Un autre jour,
parmi ces longs jours noirs de peine,
des femmes de tous âges — une quinzaine —
vinrent attendre leurs hommes qu'on jugeait.
Sans larmes, sans paroles,
leurs maigres mains crispées aux grilles,
le visage tendu
vers les grandes fenêtres fermées,
tout le jour elles attendirent.
Mais quand le soir un camion bâché
vint au pied du perron prendre les condamnés,
— du perron aux sept marches de pierre
où ils firent l'avant-dernière halte de leur vie —
à la grille
il n'y avait plus de femmes pour l'adieu,
le tragique adieu,
l'adieu qu'on ne redira plus.
Raouss ! le planton les avait dispersées.

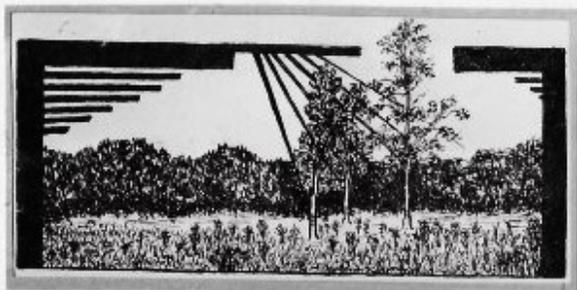
.....

Entre Laroche et Vézelay
il est trois arbres mutilés.



A quel endroit,
chers vivants arrachés de nous,
sous la croûte pierreuse de quels champs
vous a-t-on pêle-mêle encroués,
crânes fendus, fémurs broyés,
voués à la chaux corrosive ?
Ou bien
à quels brasiers
vos assassins ont-ils brûlé
vos pauvres corps étrécis et chancreux ?
Et alors,
oui alors, qui sait
si quelque vent venu de l'Est,
— de leur repaire jalonné de crématoires, —
qui sait si les vents et les nuages
n'ont pas porté jusqu'au ciel bourguignon
de vos légères poussières refroidies ?
Qui oserait dire
qu'aucune parcelle de votre chair détruite
n'est venue se poser au toit de vos maisons,
que plus rien de vous n'a pénétré
par la fenêtre ouverte
dans les chambres où vous avez marché
mangé, dormi, aimé,
chanté,
si souvent — si souvent !

Pères résignés,
mères muettes,
veuves fidèles,
et vous, enfants,
— vous surtout, les enfants,
dont le chemin de vie
est encore indécis
dans cette obscure et interminable aube
d'un Nouveau Monde —
ne laissez pas s'évanouir
au vent mauvais d'indifférence
de l'être bien-aimé la bien-aimée présence.
Soyez les vigilants Veilleurs du Souvenir.



Egriselles, 14 Juillet 1949.

Et les voici, encore debout,
parés de leur feuillage des beaux jours,
les trois grands arbres mutilés,
à gauche les deux ormes
aux fronts lourds
infléchis l'un vers l'autre
et les branches fraternellement enlacées
dans la lumière,
puis à droite un peu à l'écart,
un vieil acacia
dont les mille palmettes vertes
n'ont, à défaut, hélas ! d'autre présence,
que le ciel bleu à qui offrir
de leur ténacité à vivre
le palpitement radieux.

Arbres sacrés, vieux frères
de tant d'arbres de douce France
et de tant d'autres
en tous les lieux d'Europe
et d'Asie et d'Afrique
où furent torturés, fusillés, et pendus
des milliers d'êtres bons et courageux.

Arbres trois fois sacrés.
O vos vaisseaux ligneux
injectés des gouttes de leur sang
par les balles du meurtre !
O les chaudes échardes
de leurs chairs déchirées
mêlées à votre sève !
O feuilles d'or de votre automne
plus rutilantes de leur sang dilué !

Végétale trinité sainte,
sagement réservée ici
par la cognée
d'un bûcheron des anciens jours,
comme s'il prévoyait qu'il vous faudrait
là, — là et non pas ailleurs —
afin que l'agonie
de ces belles jeunesse,
anéanties avant d'être achevées,
eût au creux de ce coteau,
avec ces deux ormeaux et cet acacia,
cette oasis de leurs trois arbres :
l'arbre de leur Foi,
l'arbre de leur Espérance,
et l'arbre de notre Liberté...

Et tu ne t'émeus pas, Nature,
quand tu fais à des hommes
un si injuste sort !
Nature, insensible Nature,
mère pourtant de l'air sonore
sans quoi n'existeraient musique ni paroles,
de qui aurons-nous réconfort
si tu demeures aussi sourde et muette
que le vieux Dieu de nos ancêtres,
auquel des âmes en misère
demandent chaque jour une autre Terre
où l'opprimé aurait enfin son tour de joies ?

Est-ce donc un crime, ô Nature,
de vouloir un droit moins posthume ?
Est-ce ta souveraine Loi
que ta Terre,
— pour trop de nous fief de disgrâces —
soit un douaire inaliénable
donné par toi
à quelques opulents rapaces ?
une chasse ou pêche gardée,
un grouillant et sombre vivier
surpeuplé de salariés
qui tout au long de leurs jours d'existence
sont sans répit
vidés de leur noble substance
pour le pléthorique profit
des bellicoles Pharaons
de l'Industrie et de la Mine,
rois de l'acier, du charbon, du coton...

Comme il est long ! Comme il est long,
le dur chemin de la Terre-Promise !
— la Terre-Heureuse-à-Tous-Promise —

Je pense à la Chanson de la Chemise,
à la Case de l'Oncle Tom,
à la Maison des Morts, au Feu
qui est déjà d'ancienne souffrance
de France,
et à plus fraîche, — aussi de France —
au chant mêlé des Partisans.
Je pense encore
à toutes les Maisons des Morts,
à tous les Feux,
qui ne furent jamais écrits,

Chanson de la chemise : Vieille complainte d'une chemisière
anglaise sur les misères de son état.

Maison des morts : Souvenirs de Dostoïewski sur son séjour
dans les bagnes tsaristes de Sibérie.

et je pense, je pense aussi
à l'infamale expérience
d'Hiroshima,
qui dans un éclair consuma
cent cinquante mille existences...

Non, tu ne peux rester insensible,
ô Nature,
à si hallucinantes infortunes,
sinon bientôt, frères et sœurs, pères et mères,
bientôt tous nous serons occis.
Prends-nous, de grâce, en ta merci.

Les mains qui frappent,
les mains qui tuent,
les mains qui inventent les machines
de mort lente et de mort rapide,
les mains de gain, ces mains crochues
qui font des saisies quotidiennes
sur le vital menu
de ceux et de celles qui peinent,
de ces mains-là, n'en forge plus.

Façonne, habile forgeronne,
de ces mains humaines, si belles,
rien que des douces mains
pour le travail qu'on aime,
pour le pain et le vin de chaque jour,
et pour les douces caresses de l'amour.

O Nature, Mère des mères,
l'est-il impossible de faire
que le pauvre cœur de nos mères
ne soit pas à perpétuité
comme un matras incandescent
où l'horrible sorcière casquée
distille — distille — distille
les larmes de leurs maternités
inutiles — inutiles...

Et puis, de ton sceptre étoilé,
ô puissante aïeule des fées,
frappe le roc des consciences indécises,
pour que jaillisse
dans toutes les vallées du monde
un torrent de Volontés Bonnes.

Il n'est que temps de nous aider.

Entends-tu le dolent murmure
de la palpitante ramure
de ces trois arbres mutilés ?
Déjà, ces vieux témoins de nos quatre ans
si terribles et si récents
sont oubliés !

— Comme s'il n'y avait plus
au fond d'aucun tympan
le moindre écho
de la foudroyante seconde
où des hommes
déchirés et saignants
se sont effondrés là
sur leurs dents, —
parmi les chardons et les ronces
et l'indifférence du monde
les voici presque abandonnés
ces vieux témoins de quatre années.

Bonne Nature, Mère des arbres,
des dieux, des hommes et des astres,
Toi, qui jadis te mis en frais
de tonnerre et d'obscurité
quand par les mains et par les pieds
à l'arbre sec de son gibet
fut mis le Christ de Galilée,
fais qu'aujourd'hui
tant et tant de gens n'aient ici
et là pas tant d'oubli
pour les ch'tis gäs
— nos pauvres christes —

qui parents et amis quittèrent
pour hors France bouter la Bête
— l'énorme myriabotte vert —
et qui par leur mort exemplaire
d'extermination nous sauvèrent.

Et sous le soleil de ce soir
dont les rayons d'or qui décroissent
me semblent noirs
tant le cœur et les yeux me poissent
à la pensée de tant d'oubli,
ce soir me voici seul ici
à leur dire mon grand merci.

Oui, gloire gloire à vous, les gäs,
d'avoir compris qu'avec vos bras
et les sueurs de vos angoisses
pour l'avenir vous pétrissiez
le pain des grands jours de lumière
vidés des peurs, des colères, des haines,
des jeux sauvages millénaires,
le pain de la Vie Libre
et de la Grande Paix.

Juillet-Novembre 1949.

Il semble bien qu'au pied du coteau broussailleux d'Egriselles,
d'autres arbres aient servi aux exécutions, car deux d'entre
eux — dont l'un déjà sec est près de tomber — portent aussi
des traces de balles.

On ignore ce que les occupants faisaient des cadavres de leurs
victimes. Des fouilles furent faites sans résultat dès la libération
par les F.F.I. sous les ordres du Commandant Yvon.

— Auxerre —
Imprimerie « L'Universelle »
31-0671. Ed. 139. Imp. 261
Dépôt légal : 4^e trim. 1949